

**MARIANNE BLIDON**

**ANALYSER LES TRAJECTOIRES GEOGRAPHIQUES DES GAYS.  
PRESUPPOSES ET DONNEES DISPONIBLES**

*Regards Sociologiques, n°45-46, 2013, pp.71-82*

---

*Cette note de recherche a pour objectif d'interroger les présupposés épistémologiques et méthodologiques des travaux sur les trajectoires géographiques des gays afin de mieux articuler déplacements géographiques, positions sociales et identités sexuelles. Dans un premier temps, elle se propose d'analyser les trajectoires géographiques dans leur contexte et dans la durée, de dés-essentialiser les catégories socio-spatiales (urbain/rural, Paris/province, centre urbain/banlieue...) et de développer des approches réflexives. Dans un second temps, elle analyse les silences et les limites des données d'enquête disponibles. Elle montre notamment que les données d'enquêtes de référence – en population générale ou à partir d'enquêtes auto-administrées – ne portent pas explicitement sur les mobilités et que du seul lieu de résidence ne peut être déduit la forme de la trajectoire géographique des individus ; que la collecte de questionnaires en milieu urbain produit des réponses d'urbains et que la faiblesse des effectifs en population générale rendent peu fiables les mesures produites.*

---

« Le but de la "science normale" n'est pas de mettre en évidence de nouveaux phénomènes ; de fait, les phénomènes qui ne rentrent pas dans le cadre ne sont souvent simplement pas perçus. Les scientifiques ne cherchent pas non plus à inventer de nouvelles théories et sont souvent intolérants vis-à-vis de celles inventées par d'autres. En réalité, la recherche scientifique vise à l'articulation de ces phénomènes avec les théories fournies par le paradigme alors en place »

Thomas Kuhn<sup>1</sup>

Depuis les années 2000, un des paradigmes dominants en sciences sociales est celui des nouvelles mobilités<sup>2</sup>. Celles-ci fourniraient une grille de lecture critique à même de comprendre des dynamiques contemporaines comme la globalisation<sup>3</sup>. Dans l'inflation des recherches, rares sont les travaux qui portent sur les mobilités – ou plus généralement sur les pratiques spatiales, c'est-à-dire l'usage dynamique et systémique des lieux compris à différentes échelles et temporalités – des minorités sexuelles, comme le constatent et le déplorent successivement Jon Binnie<sup>4</sup> et Andrew Gorman-Murray<sup>5</sup>. Pour ce géographe australien, « la nature

des migrations queer – les motivations individuelles des migrants et leurs destinations, ainsi que leur parcours, leurs circuits et la mesure de leur relocalisation – n'est que peu étudiée et insuffisamment conceptualisée<sup>6</sup>. Le paradigme dominant en sociologie et en géographie des sexualités est celui d'une nécessaire mobilité des gays<sup>7</sup> – et par exten-

---

<sup>6</sup> « Yet the nature of queer migration - individual migrants' motivations and destinations, and paths, patterns and scales of relocation - remains little studied and inadequately conceptualized » (Gorman-Murray A., « Rethinking queer migration through the body », *Social & Cultural Geography*, vol. 8, n°1, 2007, pp.105-106).

<sup>7</sup> En tant que catégorie, l'« homosexualité » renvoie à une notion d'orientation sexuelle (psychiatrique), de choix d'objet de désir (psychanalytique) et de pratique sexuelle (sociologique). « L'homosexualité fait du choix d'objet du même sexe un principe fondamental de différenciation sexuelle et sociale » (Halperin D., « Homosexualité », in Didier Eribon, *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Larousse, Paris, 2003, p.256). Désormais, le terme s'utilise par opposition simplificatrice à hétérosexualité. C'est dans cette acception que le terme est utilisé ici comme adjectif.

Pour ce qui est de la désignation des personnes, les enjeux autour des catégories mobilisées sont vifs, comme le rappelle Eve Kosofsky Sedgwick, « être gay ou être potentiellement identifiable en tant que tel – soit être sexué ou genré – revient à se trouver simultanément sous l'emprise d'un discours universalisant sur les actes et les relations, d'un discours minorisant sur les types de personnes. En raison des doubles contraintes implicites dans l'espace de chevauchement entre les modèles universalisant et minorisant, les enjeux en matière de contrôle définitionnel sont extrêmement élevés » (Sedgwick E. K., *Épistémologie du placard*, Paris, Amsterdam, 1990 (trad. 2008), p. 72). Dans le cadre de cet article, j'utiliserai principalement les termes « gay » et « lesbienne » plutôt qu'« homosexuel-le » tout en respectant les termes utilisés par les différents auteurs cités. En effet, dans notre

---

<sup>1</sup> Kuhn T., *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983.

<sup>2</sup> Sheller M., Urry J., « The new mobilities paradigm », *Environment and Planning A*, vol. 38, n°2, pp.207-226, 2006.

<sup>3</sup> Söderström O., Ruedin D., Randeria S., D'Amato G., Panese F., *Critical Mobilities*, Lausanne, Routledge, 2013.

<sup>4</sup> Binnie J., « Coming out of Geography: towards a queer epistemology? », *Environment and planning D*, n°15, 1997, pp.223-238.

<sup>5</sup> Gorman-Murray A., « Rethinking queer migration through the body », *Social & Cultural Geography*, vol. , n°1, 2007, pp.105-121.

sion des lesbiennes<sup>1</sup>. Cette mobilité géographique prend deux formes : celle d'une mise à distance de l'environnement familial (l'homosexualité parce que c'est, encore aujourd'hui, une sexualité stigmatisée<sup>2</sup> nécessiterait un arrachement à l'environnement familial pour se vivre librement) et celle d'une mobilité vers les métropoles (les caractéristiques des grandes villes – densité, anonymat, diversité – offriraient un environnement favorable pour les dissidents sexuels)<sup>3</sup>. « Tout se passe comme si les gays, et dans une moindre mesure les lesbiennes, décidaient de se regrouper dans les arrondissements ou les quartiers perçus comme les plus favorables à leur orientation sexuelle et à leur mode de vie. Dans la métropole parisienne, ils rejettent les banlieues populaires comme les banlieues bourgeoises, après avoir fui la France des petites villes et des villages »<sup>4</sup>. Le changement de position dans l'espace social – débiter et/ou assumer publiquement une *carrière* homosexuelle au sens d'Howard Becker<sup>5</sup> – implique, selon eux, un déplacement géographique, une mobilité spécifique, résumé par la formule de *fuite vers la ville*<sup>6</sup>. L'espace métropolitain apparaît alors comme un refuge individuel et collectif. Cette

---

cas, ce ne sont pas tant les pratiques sexuelles qui déterminent le critère de catégorisation de la population que la nomination de soi en tant que « gay » ou « lesbienne » par opposition à « bisexuel-le » ou « hétérosexuel-le ». L'auto-nomination relève d'un processus social et identitaire qui va au-delà des pratiques sexuelles et permet de se penser comme appartenant à un groupe minoritaire dans une société où l'hétérosexualité est la norme dominante (Blidon M., « Jalons pour une géographie des homosexualités », *L'Espace géographique*, n°2, 2008, pp.175-189).

<sup>1</sup> Il n'y a, à ma connaissance, pas de travaux de langue française sur les mobilités géographiques des lesbiennes. Celles-ci font souvent l'objet d'une généralisation des comportements prêtés aux gays. Les recherches menées aux Etats-Unis, à partir des données du recensement concernant les personnes en couple déclarant vivre avec un partenaire de même sexe, mettent en lumière des logiques différentielles dans les choix résidentiels (Baumle A. K., Compton D. R., Poston J. D. L., *Same-sex partners, the demography of sexual orientation*, State University of New-York Press, Albany, 2009).

<sup>2</sup> Goffman E., *Stigmates*, Paris, Minuit, 1963 (trad. 1975).

<sup>3</sup> Hirschfeld M., *Les homosexuels de Berlin*, Lille, Gaykutschcamp, 1908 (réed. 2001) ; Pollak M., *Une identité blessée*, Paris, Métailié, 1993 ; et, Eribon D., *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.

<sup>4</sup> Cattani N., Leroy S., *Atlas mondial des sexualités*, Paris, Autrement, 2013.

<sup>5</sup> Becker H., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1963 (trad. 1985).

<sup>6</sup> Ce terme est notamment repris dans l'ouvrage de synthèse *Sociologie de l'homosexualité* de Sébastien Chauvin et Arnaud Lerch (Chauvin S., Lerch A., *Sociologie de l'homosexualité*, Paris, La découverte, 2013).

idée qui s'adosse à une écologie urbaine a trouvé un écho favorable et un relais dans de nombreux travaux de sciences sociales.

Or ce qui frappe face à ces travaux qui, pour la plupart, ne s'adossent pas à des études empiriques, c'est leur déconnexion des recherches sur les mobilités. Mon propos n'est pas de substituer au modèle de la mobilité métropolitaine des gays celui de l'ancrage mais de penser la coexistence de différents types de comportements<sup>7</sup> et de faire dialoguer questions sexuelles et dynamiques géographiques afin de mieux comprendre les processus et les dynamiques à l'œuvre (la circulation des identités sexuelles, celles des normes et des législations, celle des pratiques ou des imaginaires...) à toutes les échelles (de l'échelle la plus fine du corps qui est l'espace primordial de notre rapport au monde jusqu'à l'échelle mondiale généralement appréhendée par des planisphères)<sup>8</sup>. Le texte qui suit s'inscrit dans cette démarche, son objectif n'est pas de polémiquer avec les chercheurs qui ont souvent ouvert la voie des études gays et lesbiennes en France, mais de proposer des perspectives pour des travaux en sciences sociales qui articuleraient déplacements géographiques, positions sociale et identités sexuelles à partir d'une réflexion ouverte ici sur les postulats, les points aveugles et les biais des données utilisées pour décrire, jusqu'ici, les trajectoires géographiques des gays<sup>9</sup>.

### retour sur quelques présupposés

Le modèle de *la fuite vers la ville* a rarement été questionné tant sur le plan théorique de ses fondements et de ses présupposés que sur le plan méthodologique de la construction des données d'enquêtes qualitatives ou quantitatives qui le corroborent. Or sur ces deux plans, une analyse s'avère heuristique, ou du moins apte à éclairer les études gays comme celles sur le lien entre pratiques sociales et mobilités géographiques. Trois points peuvent être ici approfondis : la dimension anachronique de ce modèle, les présupposés natura-

---

<sup>7</sup> Blidon M., Guérin F., « Un rêve urbain ? La diversité migratoire des gays », *Sociologie*, n°2, vol. 4, 2013, pp.3-22.

<sup>8</sup> Johnston L., Longhurst R., *Space, Place and Sex. Geographies of sexualities*, Plymouth, Rowman & Littlefield, 2010.

<sup>9</sup> Toute ma gratitude va aux coordinateurs de ce dossier – Thierry Ramadier, Simon Borja, Guillaume Courty – que je remercie chaleureusement pour leur soutien bienveillant et leurs suggestions stimulantes.

lisants qu'il recèle et la dimension partielle de l'analyse réflexive qui la fonde.

## articuler mobilités et dynamiques de population

Plusieurs historiens à la suite de Michel Foucault ont mis en relation les processus d'industrialisation et d'urbanisation et l'émergence de la figure de l'homosexuel<sup>1</sup>. Une des premières mentions dans la littérature de cette migration spécifique vers les grandes villes remonte au début du XX<sup>e</sup> siècle sous la plume Magnus Hirschfeld, médecin allemand et défenseur fervent des droits des homosexuels. Hirschfeld constatait alors qu'« il est, nous l'avons vu, assez peu vraisemblable qu'il naisse à Berlin plus d'homosexuels que dans telle petite ville ou dans telle région rurale, mais [que] c'est une supposition fort défendable que ceux qui se trouvent différer de la majorité sous une forme si peu enviable, se portent, consciemment, ou inconsciemment, en des lieux où, dans la foule ondoyante et diverse, il leur est possible de vivre plus obscurs, et, par conséquent, plus tranquilles »<sup>2</sup>. Le constat repose sur une déduction logique : c'est la position marginale et stigmatisée qui explique la mobilité des régions rurales vers les villes indépendamment du contexte d'exode rural que connaît la population allemande de l'époque du fait de l'industrialisation et de l'urbanisation. Le moteur de la mobilité est la conscience de l'écart à la norme indépendamment de toute autre dimension sociale, économique ou familiale.

Un siècle plus tard, le même modèle de trajectoire migratoire (migration des espaces de faible densité aux espaces densément peuplés et modèle push-pull qui la motive) est repris tant dans la littérature anglophone<sup>3</sup> que dans la littérature franco-

phone<sup>4</sup>. Ce qui fait dire à Andrew Gorman-Murray que « cette généralisation est ironiquement tirée d'un travail sur une série de pays fortement urbanisés [...] et omet l'hypothèse de bon sens qui veut que la migration interne la plus importante est en réalité orientée de l'urbain vers les zones urbaines, élidant ainsi la diversité réelle des mobilités gays »<sup>5</sup>. Cette observation s'applique à la France, pays dont la transition urbaine est achevée depuis un demi-siècle. Aujourd'hui, le sens « rural-urbain » de la migration est mis à mal par le fait que la majorité des gays et des lesbiennes ne grandissent plus dans des zones rurales ou des petites villes de province mais dans des villes moyennes ou des grandes villes<sup>6</sup>. La concentration de la population sur le territoire français – 60% de la population occupe 8% du territoire en 2006 principalement autour du pôle parisien et des grandes agglomérations<sup>7</sup> – est une donnée structurelle qui s'applique à tous. De même, il convient d'être attentif aux nouvelles dynamiques comme la croissance des centres urbains ou celle des espaces ruraux. Ainsi, le taux de variation annuel 1999-2006 de l'espace rural lié au solde migratoire apparent est de 0,8% alors que le solde naturel est négatif (INSEE, 2009). Parmi ces ruraux, on trouve des populations au profil socio-économique et démographique très varié : néo-ruraux soucieux de leur qualité de vie ou, à l'inverse, populations marginalisées et précaires, britanniques ou néerlandais en quête de vieilles pierres, retraités... Autant de résidents qui par leur trajectoire, leur mode de vie ou leurs aspirations ne peuvent entrer dans une catégorie homogène.

---

*Geographies of sexualities*, Plymouth, Rowman & Littlefield, 2010.

<sup>4</sup> Blidon M., *Distance et rencontre. Éléments pour une géographie des homosexualités*, Thèse de Doctorat sous la direction de Christian Grataloup, Université Paris 7–Denis Diderot, 2007.

<sup>5</sup> « *This generalization is ironically drawn from work on a range of highly urbanized countries [...] and overlooks the commonsense assumption that most internal migration is actually urban-to-urban, thus eliding the real diversity of queer relocations* » (Gorman-Murray A., « Rethinking queer migration through the body », *Social & Cultural Geography*, vol.8, n°1, 2007, p.106).

<sup>6</sup> « *The "city-hopper" is the norm, while the rural out-mover is actually in the minority, and this is as likely to be true for queer migrants as for the rest of the population. [...] Rather, I suggest that the assumption that the predominant and conceptually grounding trajectory of queer intranational migration is rural-to-urban is untenable when the highly urbanized nature of these societies is acknowledged, and that other paths of relocation are likely to be equally important for queer people* » (Gorman-Murray, *art. cit.*, 2007, 109).

<sup>7</sup> *Insee Première*, n°1218 - janvier 2009 (« Recensement de la population de 2006. La croissance retrouvée des espaces ruraux et des grandes villes » par Jean Laganier et Dalila Vienne, consultable sur le site de l'Insee).

---

<sup>1</sup> Aldrich R., « Homosexuality and the city : an historical overview », *Urban Studies*, vol.41, n°9, 2004, pp. 1719-1737; et Sibalis M., « Les espaces des homosexuels dans le Paris d'avant Haussmann », in *La Modernité avant Haussmann: Formes de l'espace urbain à Paris, 1801-1853*, Bowie K. (dir.), Paris, Éditions Recherches, 2001, pp. 231-241.

<sup>2</sup> Hirschfeld M., *Les homosexuels de Berlin*, Lille, Gaykitschcamp, 1908 (rééd. 2001).

<sup>3</sup> Gorman-Murray A., « Rethinking queer migration through the body », *Social & Cultural Geography*, vol. 8, n°1, 2007, pp.105-121 ; Brown G., Browne K., Lim J. (dir.), *Geographies of Sexualities: Theories, Practices and Politics*, Aldershot, Ashgate, 2007 ; et : Johnston L., Longhurst R., *Space, Place and Sex*.

Parallèlement, la mobilité a pris une importance centrale dans notre quotidien. 61 millions de personnes, soit 95% de la population, vivent sous l'influence de la ville<sup>1</sup>. Pour l'essentiel, il s'agit de personnes résidant dans des zones d'échanges intenses entre lieu du domicile et celui du travail. Signe des nombreuses interactions entre villes et campagnes, les trois quarts des communes rurales sont sous influence des villes. La diffusion très rapide d'Internet sur l'ensemble du territoire vient renforcer cette tendance. Autant d'éléments qui rendent caduque une vision figée et souvent condescendante de la province ou des espaces ruraux encore très souvent présente dans la littérature<sup>2</sup>. Il convient donc de ne pas penser les mobilités résidentielles indépendamment d'autres types de mobilité mais au contraire d'articuler les trajectoires géographiques aux mobilités liées aux sociabilités, aux consommations sexuelles, aux loisirs ou au tourisme.

La figure archétypique du gay qui monte à Paris laissant derrière lui sa campagne ou sa petite ville de province s'avère statistiquement marginale tant sur le plan de la démographie que sur celui de la géographie urbaine<sup>3</sup>. Il ne s'agit donc pas d'en nier l'existence, mais de mettre en évidence d'autres configurations souvent absentes de la littérature (la multirésidentialité, les migrations internationales, les migrations entre métropoles, celles entre Paris intra-muros et la banlieue, l'ancrage dans la commune de naissance, les migrations de retour, les migrations des urbains à la campagne ou dans des villes petites ou moyennes...). Les parcours migratoires ne peuvent être analysés hors de leur contexte et ne peuvent donner lieu à l'élaboration d'un modèle type généralisable à l'ensemble des gays.

## dé-essentialiser les catégories socio-spatiales

Cependant pour autant que le modèle de la fuite vers la ville ne reflète pas l'ensemble des configurations migratoires, il n'en demeure pas moins un puissant référentiel – très présent dans la culture

gay comme dans la culture hétérosexuelle<sup>4</sup> – qui façonne les imaginaires et la subjectivité gay<sup>5</sup>. Dans son article *Get thee to a big city*, Kath Weston rappelle que « l'imaginaire gay n'est pas seulement un rêve de liberté "d'être gay" qui nécessite une localisation urbaine, mais un espace symbolique qui configure l'homosexualité elle-même en élaborant une opposition entre la vie rurale et urbaine »<sup>6</sup> et que « ce contraste symbolique fut au centre de l'organisation de nombreuses histoires de sortie du placard »<sup>7</sup>. Pour Henning Bech, « la ville est le monde social propre à l'homosexuel, son espace vital. Il ne sert à rien d'objecter que de nombreux homosexuels ont vécu à la campagne. Dans la mesure où ils veulent être homosexuels, la grande majorité d'entre eux doit aller vers la ville »<sup>8</sup>. Ces auteurs s'accordent sur l'affirmation d'une opposition rural/urbain structurante et sur le lien qu'il y a entre la construction de l'identité gay et cette dichotomie. Or cette conception exclusive et normative de l'identité gay a largement été critiquée par les théoriciens queers<sup>9</sup>.

Cette critique queer d'une vision essentialisée des catégories sociales (de sexe et de sexualité) peut être étendue aux catégories spatiales mobilisées.

<sup>4</sup> Cette figure est très présente dans la littérature, la bande dessinée, le cinéma ou la chanson. *Petit pédé* de Renaud (2002) débute ainsi : « T'as quitté ta province coincée / Sous les insultes, les quolibets / Le mépris des gens du quartier / Et de tes parents effondrés ». On peut aussi penser au film d'André Téchiné *Les Témoins* (2007). Dans une veine plus critique, on peut citer les bandes dessinées d'Hugues Barthe Jean-François fait de la résistance (2004) ou Bienvenue Dans Le Marais (2008).

<sup>5</sup> Weston K., « Get thee to a big city: sexual imaginary and the great gay migration », *GLQ*, vol. 1, n°2, 1995, pp.253–277 ; Bech H., *When Men Meet. Homosexuality and modernity*, Chicago, The University of Chicago Press, 1997 ; et : Binnie J., « Coming out of Geography: towards a queer epistemology ? », *Environment and planning D*, n°15, 1997, pp.223–238.

<sup>6</sup> Weston K., « Get thee to a big city », *art. cit.*, p.255.

<sup>7</sup> « *The gay imaginary is not just a dream of freedom to "be gay" that requires an urban location, but a symbolic space that configures gayness itself by elaborating an opposition between rural and urban life* ». « *This symbolic contrast was central to the organization of many coming out stories* » (Weston K., « Get thee to a big city », *art. cit.*, p.225 et p.274).

<sup>8</sup> « *The city is the social world proper of the homosexual, his life space; it is no use objecting that lots of homosexuals have lived in the country. Insofar as they wish to be homosexual, the vast majority must get out into "the city" one way or another, into the open mass of strangers* » (Bech H., *When Men Meet. Homosexuality and modernity*. Chicago, The University of Chicago Press, 1997, p.98).

<sup>9</sup> Cf. Sedgwick E. K., *Épistémologie du placard*, Paris, Amsterdam, 1990 (trad. 2008) ; Warner M. (dir.), *Fear of a queer planet. Queer politics and social theory*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993 ; et : De Lauretis T., *Théorie queer et cultures populaires*, Paris, La dispute, 2007.

<sup>1</sup> *Insee Première*, n°1374 - octobre 2011 (« Le nouveau zonage en aires urbaines de 2010. 95 % de la population vit sous l'influence des villes » par Chantal Brutel et David Levy, consultable sur le site de l'Insee : <http://www.insee.fr/>).

<sup>2</sup> Gorman-Murray A., Pini B., Bryant L. (dir.), *Sexuality, rurality, and geography*, Plymouth, Lexington Books, 2013.

<sup>3</sup> Blidon M., Guérin F., « Un rêve urbain ? La diversité migratoire des gays », *Sociologie*, n°2, vol.4, 2013, pp.3–22.

L'objectif de la géographie queer n'est en effet pas seulement d'étudier la géographie des populations LGBT mais de contester les fondements épistémologiques de la géographie classique et d'en questionner les points aveugles<sup>1</sup>, notamment l'usage de dichotomies spatiales classiques tels que Paris/province, urbain/rural, ville-centre/banlieue qui sont toujours prégnantes<sup>2</sup> et se fonde sur une conception moderne de la ville. Cette approche a néanmoins de beaux jours devant elle au regard du succès des travaux de Richard Florida ; ce dernier utilise un « indice gay » pour mettre en évidence la corrélation entre populations dites créatives (les gays, les artistes, les diplômés...) et croissance économique des villes<sup>3</sup>. Or ces conceptions de la ville font débat en géographie urbaine et culturelle<sup>4</sup>. En l'occurrence, elle confond deux dimensions de l'anonymat<sup>5</sup>.

La première renvoie aux relations de trafic, c'est-à-dire à l'impersonnalité et à l'anonymat comme caractéristiques essentielles de la circulation dans les grandes villes par opposition à l'interconnaissance villageoise<sup>6</sup>. Pour Didier Éribon, « la ville est un monde d'étrangers. Ce qui permet de préserver l'anonymat et donc la liberté, contrairement aux contraintes étouffantes des réseaux d'interconnaissance qui caractérisent la vie dans les petites villes ou les villages, où chacun est connu et donc reconnu de tous et doit cacher ce qu'il est d'autant plus qu'il s'écarte de la norme »<sup>7</sup>. Le citadin est celui qui circule au milieu d'une foule d'incon-

nus. Les relations interpersonnelles sont faites d'évitements, d'inhibitions des interactions et d'indifférence affectée, autant d'attitudes qui permettent de gérer les effets de la coprésence et de la promiscuité. Mais cette autodiscipline qui impose une réserve et une distance impersonnelle à autrui n'exclut nullement de le catégoriser.

Comme le rappelle la linguiste Lorenza Mondada : « une affirmation courante qui traverse la littérature dans de nombreux domaines, philosophiques, artistiques et scientifiques, selon laquelle la ville serait un espace social caractérisé par l'anonymat des individus qui y vivent et qui le traversent. Cette affirmation a permis d'élaborer un mythe de la ville – éventuellement solidaire d'autres caractéristiques, comme la dissolution des normes, de la moralité, des identités... – qui s'oppose à celui de la campagne. [...] La ville est le lieu par excellence où les membres de la société se livrent à des analyses catégorielles : que ce soit dans l'organisation de leurs activités ordinaires de piétons ou d'automobilistes, dans leurs conduites en contexte d'insécurité, dans leurs mouvements dans des espaces de mixité sociale et ethnique, les citadins ne cessent de se catégoriser les uns les autres pour ajuster de manière adéquate leurs conduites respectives. En outre, les catégories par lesquelles ils s'identifient mutuellement constituent une dimension fondamentale de la constitution de l'intelligibilité des situations urbaines et de la communication en ville, telles qu'elles sont vécues quotidiennement ou qu'elles sont restituées dans les récits urbains »<sup>8</sup>. La seconde dimension de l'anonymat est donc le raisonnement catégoriel. Le pur anonymat n'existe pas quelque soit la taille de la ville. Chacun, de façon systématique et inconsciente, utilise des indices perceptifs (apparence physique, présentation de soi, langage) pour catégoriser l'autre en fonction de stéréotypes sociaux (« le jeune de banlieue », « le sdf aviné », « la mère de famille »...) et cela en vue d'ajuster sa conduite et de trouver la *bonne* distance.

L'anonymat urbain ne signifie pas l'abolition des normes sociales, à commencer par la norme hétérosexuelle. Cette permanence du sentiment de vulnérabilité<sup>9</sup> se traduit notamment par la faiblesse

<sup>1</sup> Cf. Binnie J., « Coming out of Geography: towards a queer epistemology? », *Environment and planning D*, n°15, 1997, pp. 223-238; et : Oswin N., « Critical geographies and the uses of sexuality: deconstructing queer space », *Progress in Human Geography*, vol. 32, n°1, 2008, pp.89-103.

<sup>2</sup> Pour une mise en perspective historique des notions de centre/périphérie et Paris/province, voir : Corbin A., « Paris-province », *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, Quarto, t. 2, 1997, pp.2851-2888 ; et Agulhon M., « le centre et la périphérie », *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, Quarto, t. 2, 1997, pp.2889-2906.

<sup>3</sup> Florida R., *The Rise of the Creative Class*, New York, Basic Book, 2002.

<sup>4</sup> Lees L., *The Emancipatory City ?*, Londres, Sage, 2004.

<sup>5</sup> La distinction entre relations de trafic et raisonnement catégoriel est aussi mentionnée dans les travaux de l'anthropologue Julien Bonhomme sur la diffusion de la rumeur des vols de sexe dans les villes d'Afrique de l'Ouest (Bonhomme J., *Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine*. Paris, Seuil, 2009).

<sup>6</sup> Cf. Durkheim E., *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1893 ; et : Grafmeyer Y., Joseph I., *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2004.

<sup>7</sup> Éribon D., *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999, p.38.

<sup>8</sup> Mondada L., « La ville n'est pas peuplée d'êtres anonymes : Processus de catégorisation et espace urbain », *Marges Linguistiques*, n°3, 2002, p.72.

<sup>9</sup> Didier Éribon définit l'expérience de l'insulte comme fondatrice : « au commencement, il y a l'injure. Celle que tout gay peut entendre à un moment ou à un autre de sa vie, et qui est le signe de sa vulnérabilité psychologique et sociale » (Éribon D., *Réflexions sur...*, *op. cit.*, p.29).

des contacts interpersonnels en public ; pratiques qui induisent une véritable casuistique en fonction des lieux et du moment<sup>1</sup>.

Enfin, il convient de rappeler qu'aux fondements des travaux de l'École de Chicago en écologie urbaine, il y a la conception de l'homo-sexualité comme déviance. Julie Abraham note que « la relation de la ville à la nature dépend, pour Park, de la relation à la nature des résidents "anormaux" emblématiques de la ville, des gens comme les pédés de la ville. Ils doivent avoir une disposition innée pour leur déviance pour que la ville puisse se développer. La juste relation à la nature de l'inverti garantit, alors, la juste relation de la ville à la nature. La question de la "naturalité" des villes se confond avec la question de la "naturalité" de l'homo-sexualité »<sup>2</sup>. Pour autant que l'écologie urbaine nous permet d'appréhender des logiques urbaines, son transfert pour comprendre les mobilités géographiques n'est pas sans poser problème.

### les parcours géographiques comme dimension de l'analyse réflexive

Pour Tim Cresswell<sup>3</sup>, la mobilité ne doit pas être uniquement entendue comme *mouvement* mais aussi comme *signification*, en tant que construction idéologique dans un contexte néolibéral, et comme *pouvoir* au sens politique, économique ou symbolique. Les chercheurs, de part leur position sociale et la nature de leur activité, participent aussi, à leur manière, à la production du mouvement comme à celle de sa signification. Alors que la réflexivité est partie prenante de l'administration de la preuve dans une enquête de type ethnographique<sup>4</sup>, rares sont les analyses – à l'exception notable de Didier Eribon –, qui intègrent les dimensions géo-

graphiques (mobilités géographiques, pratiques et imaginaires spatiaux, socialisation dans la ville centre, la banlieue, le périurbain ou la campagne, etc.) à l'analyse réflexive qui se réduit davantage à décliner des catégories d'appartenance telles que le sexe, la sexualité ou la classe plutôt qu'à montrer comment celles-ci s'intriquent et travaillent le processus d'enquête et la production scientifique<sup>5</sup>. Dans *Retour à Reims*, Didier Eribon, évoque sa détestation du monde ouvrier qui le vit grandir, sa volonté de s'en « dissocier » et le « racisme de classe » qu'il a longtemps éprouvé à son encontre. « En prenant comme point de départ de ma démarche théorique – donc en installant comme cadre pour me penser moi-même, penser mon passé et mon présent – l'idée, en apparence évidente, que ma rupture totale avec ma famille pouvait s'expliquer par mon homo-sexualité, par l'homophobie foncière de mon père et celle du milieu dans lequel j'avais vécu, ne m'étais-je pas donné, en même temps – et aussi profondément vrai que cela ait pu être –, de nobles et incontestables raisons pour éviter de penser qu'il s'agissait tout autant d'une rupture de classe avec mon milieu d'origine ? »<sup>6</sup>.

La manière dont la figure de l'homophobe est représentée sous les traits du provincial ou du jeune de banlieue<sup>7</sup> a fait l'objet d'articles critiques qui montrent que loin d'être un attribut propre aux classes populaires, l'homophobie se révèle être un système de hiérarchisation des sexualités qui, au-delà de ses manifestations et de ses modes d'expression qui diffèrent selon l'appartenance de classe, traverse l'ensemble de la société<sup>8</sup>. La construction idéal-typique des espaces homophobes (la campagne, la province, la banlieue...) n'est donc pas exempte de prénotions et de jugements de valeurs. Comme le note ironiquement Brett Beemyn, « ces militants et ces historiens ne peuvent pas entrevoir la possibilité que des individus inté-

<sup>1</sup> Blidon M., « La casuistique du baiser », *EchoGéo*, n°5, 2008 (<http://echogeo.revues.org/5383>).

<sup>2</sup> « *Consequently, the city's relation to nature depends, for Park, on the relation to nature of the city's emblematic "abnormal" residents, people such as the city's queers. They must have an innate disposition to their deviance for the city to develop. The right relation to nature of the invert, then, guarantees the city's right relation to nature. The question of the "naturalness" of cities merges with the question of the "naturalness" of homosexuality* » (Abraham J., *Metropolitan Lovers. The Homosexuality of Cities*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2009, p.153).

<sup>3</sup> Cresswell T., *On the Move: Mobility in the Modern Western World*, London, Routledge, 2006.

<sup>4</sup> Buscatto M., *La fabrique de l'ethnographie*, Toulouse, Octarès, 2010.

<sup>5</sup> « Les sens du je. Réflexivité et objectivation des rapports sociaux », *Géographie et cultures*, (à paraître en 2014).

<sup>6</sup> Eribon D., *Retour à Reims*, Paris, Fayard, 2009, p.25.

<sup>7</sup> Éric Fassin remarque à propos de l'homophobie présumée des populations issues de l'immigration que « les minorités visibles sont a priori soupçonnées d'homophobie, non moins que de sexisme. La modernité démocratique devient ainsi très clairement un langage de pouvoir, à double tranchant : l'émancipation sexuelle se construit sur la relégation raciale. Tout se passe comme si la stigmatisation raciale s'autorisait de la démocratie sexuelle » (Fassin D., Fassin E., *De la question sociale à la question raciale ?*, Paris, La Découverte, 2006, p.241).

<sup>8</sup> Cf. Fassin E., *L'inversion de la question homosexuelle*, Paris, Amsterdam, 2005 ; et Raibaud Y., Alessandrin A., *Géographie de l'homophobie*, Paris, Armand Colin, 2013.

ressés à poursuivre des relations de même sexe pourraient vivre une vie satisfaisante à Jackson ou Biloxi, encore moins à Brandon, Mississippi, la ville dans laquelle John Howard a grandi. Le travail d'Howard démontre que « les hommes comme ça », ainsi que les hommes « qui aimait ça » (les hommes ayant des rapports sexuels avec d'autres hommes mais qui ne s'identifient pas comme gay ou bisexuel), ont non seulement survécu, mais prospéré, bien qu'ils vivent dans la campagne du Mississippi, dans une petite ville, ou dans un quartier d'une ville relativement plus peuplée. Ni tout à fait isolés, ni invisibles, ils ont agi sur leurs désirs au sein des principales institutions... »<sup>1</sup>.

Au final, le consensus autour du modèle de *la fuite vers la ville* fonctionne d'autant mieux qu'il repose sur une figure archétypique qui renvoie à une vision binaire du monde social (l'urbain *vs* le rural, Paris *vs* la province, l'anonymat urbain *vs* l'interconnaissance villageoise...); vision qui est reproduite dans la lecture des données d'enquête disponibles.

## **silences et limites des données disponibles**

Relevant du domaine de l'intimité, les identifications sexuelles ne font pas en France l'objet d'un recueil systématique dans les enquêtes publiques comme le recensement ou les enquêtes de l'INSEE. Les données disponibles issues de la statistique publique sont celles qui concernent l'enregistrement des pacs des couples de même sexe. De la même manière, les données recueillies dans le recensement américain de 2000 concernent les individus se déclarant en couple cohabitant avec une personne de même sexe ce qui exclut toutes les personnes ne vivant pas en couple, les individus en couple non-cohabitant et ceux ne le déclarant pas. Les données ainsi recueillies ne sont donc ni fiables

<sup>1</sup> « These activists and historians cannot fathom the possibility that individuals interested in pursuing same-gender relationships could live satisfying lives in Jackson or Biloxi, much less in Brandon, Mississippi, the town in which John Howard grew up. Howard's work demonstrates that "men like that", as well as men "who liked that" (men who had sex with other men but who did not identify themselves as gay or bisexual), not only survived but flourished, whether living in the Mississippi countryside, in a small town, or in a relatively more populated city neighbourhood. Neither completely isolated nor invisible, they acted on their desires within the main institutions... » (Beemyn B., « Gay Men and the Rural South: No Contradiction in Terms », *American Quarterly*, Vol. 53, n°1, 2001, p.178).

ni exhaustives. Elles font l'objet de redressement et d'extrapolation sans pour autant que les données permettent la construction d'échantillon totalement représentatif. À cette difficulté de cerner une population aux contours flous, s'ajoute une difficulté propre à l'étude des migrations. En effet, rares sont les enquêtes avec une dimension longitudinale portant sur les mobilités géographiques. C'est le cas notamment de *l'Enquête famille et logement* qui est associée au recensement. En 2011, elle portait sur plus de 360 000 logements, néanmoins la faiblesse des effectifs et les problèmes de sous-déclaration affectent la précision des résultats. On retrouve les mêmes limites dans les travaux américains qui ont été produits à partir des données du recensement de 2000<sup>2</sup>. Ces difficultés affectent principalement les enquêtes qui ont un objectif de mesure. Le recueil des données est donc une étape essentielle qui peut peser sur les résultats.

Deux séries d'enquêtes quantitatives sont systématiquement mobilisées comme références en matière de trajectoires géographiques des gays : les enquêtes *Presse gaie*<sup>3</sup> menées auprès des homosexuels et des bisexuels masculins et qui sont régulièrement conduites depuis 1985 et les enquêtes en population générale sur la sexualité<sup>4</sup>. Notons que ces enquêtes sur « les comportements sexuels » répondent à une sollicitation institutionnelle face au risque de transmission du sida. L'objectif est donc avant tout épidémiologique. L'utilisation de données en dehors de leur contexte de production pose donc un certain nombre de problèmes méthodologiques, mais aussi épistémologiques<sup>5</sup>. Parmi ces

<sup>2</sup> Cf. Gates G. J., Ost J., *Gay and lesbian atlas*, Washington DC, The Urban Institute, 2004; et Baumle A. K., Compton D. R., Poston J. D. L., *Same-sex partners, the demography of sexual orientation*, State University of New-York Press, Albany, 2009.

<sup>3</sup> L'enquête est baptisée « enquête presse gaie » en 1985, le terme gaie est corrigé en gay dans les années 2000. Je conserverai donc le terme originel d'enquête presse gaie pour évoquer les enquêtes initiées par Michael Pollak et Marie-Ange Schiltz depuis 1985. Pour un rappel de la genèse de ces enquêtes, voir notamment : Schiltz M.-A., « De la contingence et de la carrière », *Genre, sexualité & société*, n°4, 2010, (<http://gss.revues.org/1618>).

<sup>4</sup> Cf. les enquêtes : *Analyse des comportements sexuels en France*, 1992 ; et : *Contexte de la sexualité en France*, 2006.

<sup>5</sup> Alain Giami remarque que le « comportement sexuel » fonctionne comme un paradigme scientifique (Kuhn, 1970) dans la mesure où il constitue une communauté de consensus entre des recherches qui n'interrogent pas son statut théorique et qui produisent à partir de son utilisation et de son opérationnalisation un certain nombre de constructions interprétatives » (Giami A., « De Kinsey au sida : l'évolution de la construction du comportement sexuel dans les enquêtes quantitatives », *Sciences sociales et santé*, Vol. 9, n°4, 1991, p.27).



problèmes, trois intéressent plus particulièrement notre sujet.

## la confusion entre lieu de résidence et trajectoire

Le premier est la confusion opérée entre lieu de résidence et trajectoire. Les enquêtes presse gaie et les enquêtes CSF/ACSF ne recueillent pas des communes de résidences mais des tailles de commune ce qui ne permet pas de réaliser une enquête géographique. Elles ne disposent pas non plus de la commune de naissance ou des étapes de la trajectoire géographique. C'est sur la base de la seule question : « votre lieu de résidence : commune ou ville de moins de 20 000 habitants / Ville de 20 000 à 100 000 habitants / Ville de 100 000 à 500 000 habitants / Ville de 500 000 à 1 million d'habitants / Paris / Banlieue Parisienne » (question 204 de l'enquête *Presse gaie* de 1995) que certains en déduisent la trajectoire des gays de la campagne ou de la province vers Paris du fait du poids des répondants parisiens par comparaison avec son poids démographique en population générale. Or en l'absence des étapes de la trajectoire de la personne et à partir de sa seule donnée résidentielle, il est hasardeux d'en déduire la forme ou les étapes de sa trajectoire géographique.

De la même façon, on ne peut déduire du seul lieu de résidence actuel une installation résidentielle durable. L'ancrage résidentiel dans une métropole est possible mais il n'est jamais certains (changements professionnels, accession à la propriété, départ en retraite, séparation ou mise en couple... sont autant de situations qui peuvent impliquer des changements résidentiels et des mobilités géographiques). Il convient donc de penser celle-ci en fonction de l'avancée en âge et pas seulement de l'entrée dans l'âge adulte. Ce qui fait dire à Andrew Gorman-Murray, « le mouvement initial de la campagne vers la ville peut être la première étape d'un parcours migratoire en devenir, où la relocalisation vers d'autres villes ou régions – ou même la migration de retour – pourrait être en partie informé par la sexualité et être lié à un processus continu de sortie du placard. Par conséquent, les explications normalisées de la dichotomie rural-urbain occultent la potentielle diversité et la

complexité de la migration queer et l'auto-actualisation sexuelle qui lui est associé »<sup>1</sup>.

## une collecte urbaine produit des comportements urbains

En l'absence de population de référence, la production de données est sensible aux modalités de collecte ; en l'occurrence au lieu de diffusion et/ou de recueil des questionnaires. Cela s'applique d'ailleurs aussi bien aux enquêtes qualitatives (observation, entretiens) qu'aux enquêtes quantitatives (enquête par questionnaires). Ainsi ce chercheur qui démontrait l'opposition fondamentale entre la ville et la campagne, après avoir conduit 25 entretiens auprès de gays et de lesbiennes : 20 dans l'agglomération parisienne (12 à Paris et 8 en banlieue parisienne) et 5 dans une métropole dont l'aire urbaine compte plus d'un million d'habitants<sup>2</sup>. Les seuls ruraux interrogés étaient ceux qui avaient quitté leur commune d'origine pour s'installer dans l'agglomération parisienne. Aucun gay résidant à la campagne, qu'il y ait grandi ou pas<sup>3</sup>, n'avait été interrogé.

Pour ce qui est des enquêtes quantitatives, en particuliers des enquêtes *Presse gaie*, les chercheurs

<sup>1</sup> « For instance, the initial move from the country to the city may be the first leg of an ongoing migratory journey, where further relocation to other cities or regions – or even return migration – could be in part informed by sexuality and be linked to an ongoing process of coming out. Consequently, normalized rural-urban explanations occlude the potential diversity and complexity of queer migration and associated sexual self-actualization » (Gorman-Murray A., « Rethinking queer migration through the body », *Social & Cultural Geography*, vol.8, n°1, 2007, p.106).

<sup>2</sup> Blidon M., *Distance et rencontre. Éléments pour une géographie des homosexualités*, Thèse de Doctorat sous la direction de Christian Grataloup, Université Paris 7-Denis Diderot, 2007.

<sup>3</sup> Des travaux existent pourtant qui permettent d'enrichir l'analyse. À partir d'un corpus d'entretiens recueillis en France et aux États-Unis, Alexis Annes et Meredith Redlin (2012) ont analysé les effets des migrations de retour et des circulations entre la ville et la campagne dans la construction identitaire des gays qui ont grandi à la campagne, se sont installés en ville avant de revenir à la campagne pour certains d'entre eux. Ces derniers conjuguent à la fois une identité gay qu'ils revendiquent et une identité rurale à laquelle ils adhèrent, maintenant ainsi un équilibre paradoxal au quotidien entre les valeurs hétéronormatives de la société dans laquelle ils évoluent et une visibilité gay quotidienne qui tient notamment au fait qu'ils vivent en couple (Annes A., Redlin M., « Coming out and coming back: Rural gay migration and the city », *Journal of Rural Studies*, vol. 28, n°1, 2012, pp.56-68).

ont fait le constat que « chaque année, presque la moitié des répondants réside en région parisienne : un tiers à Paris et un dixième en banlieue »<sup>1</sup> sans mettre en relation cette situation avec la dimension spatiale de la distribution des questionnaires (tableau 1). En effet, 31% des questionnaires recueillis l'ont été *via* des revues qui sont exclusivement distribuées à Paris ou dans l'agglomération parisienne. Inversement, il paraît peu probable qu'un buraliste installé dans une commune rurale dispose de l'ensemble de ces titres, *a fortiori* s'il s'agit de littérature très spécialisée comme la presse érotique gay ; littérature qui constitue 30% du taux de retour.

### effectifs et intervalles de confiance : le sens des données produites

Un des éléments de validation de la sur-représentation des gays en ville est l'utilisation des enquêtes en population générale sur la sexualité<sup>2</sup>. Cet usage est justifié par le fait que l'enquête *Analyse des comportements sexuels en France*, notamment, portait sur un échantillon représentatif de la population française (n=20 055), constitué par tirage aléatoire des abonnés du téléphone. Une stratification régionale avait permis d'accroître la représentativité de l'échantillon. Or ce qui frappe dans l'utilisation de ces données, la plupart du temps sous la forme de pourcentage, c'est la faiblesse des effectifs. Ainsi, pour l'enquête ACSF (1992), on compte seulement 52 répondants qui se déclarent homosexuels. De même pour l'enquête *Contexte de la sexualité en France* (CSF) (2006), seulement 37 femmes sur 6 824 se définissent comme homosexuelle et 77 hommes sur 5 540. Afin de renforcer les effectifs, les personnes se déclarant homosexuel sont agrégées à celles qui ont eu des pratiques sexuelles homo ou bisexuel. Néanmoins étant donné la faiblesse numérique de ces effectifs – quand bien même l'échantillon de l'enquête serait représentatif de la population générale – les chiffres produits ne peuvent être utilisés comme données de cadrage, pas plus qu'ils ne peuvent répondre à un objectif de

mesure visant par exemple à faire une démographie des populations homo-bisexuelles. Arnaud Lerch et Sébastien Chauvin rappellent ainsi que « les seules données quantitatives disponibles récentes et fiables pour la France à ce jour sont tirés des enquêtes en population générale comme l'enquête *Analyse des comportements sexuels en France* (ACSF, 1992) puis sur le *Contexte de la sexualité en France* (CSF, 2006). La faiblesse des effectifs attachés à une pratique minoritaire comme l'homosexualité dans ces enquêtes aléatoires, si elle permet de dégager certaines tendances ou d'autoriser des comparaisons avec la population hétérosexuelle, empêche néanmoins d'approfondir certaines analyses à l'intérieur de la population homo-bisexuelle, ou du moins d'y apporter des réponses statistiques significatives »<sup>3</sup>. Plutôt que de mentionner des pourcentages – par exemple « les homo-bisexuels ne sont que 3% dans les zones rurales, alors qu'ils sont beaucoup plus nombreux dans l'agglomération de Paris. Ils sont 15% parmi les hommes âgés de 35 à 39 ans vivant dans l'agglomération de Paris et ayant un niveau d'études supérieur (baccalauréat +2). Et parmi les femmes de 40 à 49 ans, avec les mêmes caractéristiques, on compte 11% d'homo-bisexuelles. Tout cela montre que les femmes et les hommes homo-bisexuels doivent emprunter des parcours sociaux particuliers pour vivre dans des environnements plus tolérants »<sup>4</sup> –, il conviendrait d'indiquer les effectifs ainsi que les intervalles de confiance de ces derniers.

### conclusion

Cet exercice d'analyse des présupposés et des données disponibles a permis de montrer à quel point la mobilité des gays est appréhendée de manière si peu dynamique – à différentes échelles et temporalités – sur le mode de l'évidence. Or si la circulation des personnes, des biens ou des images

<sup>1</sup> Bochow M., Jauffret-Roustide M., Michel A., Schiltz M.-A., « Les évolutions des comportements sexuels et des modes de vie à travers les enquêtes réalisées dans la presse gay en France (1985-2000) », *Homosexualités au temps du sida*, Paris, ANRS, 2003, p.38.

<sup>2</sup> Cf. les enquêtes : *Analyse des comportements sexuels en France*, 1992 ; et : *Contexte de la sexualité en France*, 2006.

<sup>3</sup> Chauvin S., Lerch A., *Sociologie de l'homosexualité*, Paris, La découverte, 2013, pp.39-40.

<sup>4</sup> Bajos N., Bozon M., « Transformation des comportements, immobilité des représentations. Premiers résultats de l'enquête *Contexte de la sexualité en France* (2006) », *Informations sociales*, n°144, 2007/8, p.26.

Tableau n°1 – Questionnaire 1995

Revue	<i>Men</i>	<i>Querel</i>	<i>Lettres gay</i>	<i>All man</i>	<i>Têtu</i>	<i>Gay Video</i>	<i>Illico</i>	<i>Honcho</i>	<i>3Keller</i>	<i>Idol</i>
Type de publication	érotique	érotique	service	érotique	actualité	érotique	actualité	érotique	militant	érotique
Diffusion	NMPP	NMPP	MLP	Non précisé	NMPP	NMPP	Gratuit dans établissements gays parisiens	NMPP	Mensuel de la maison des homosexualités (Paris)	NMPP
Prix	35 F	32 F	23 F	NP	30 F	35 F		40 F		28 F
Retour	210	34	259	115	790	115	581	38	249	310

Source : Schiltz M.-A., *Les homosexuels face au sida : enquête 1995. Regards sur une décennie d'enquêtes*, Paris, ANRS, 1998, annexes pp.7-9

ou des imaginaires s'est accrue et accélérée, l'immobilité demeure le lot de beaucoup. Bien que fortement valorisée, il est important de ne pas omettre que tous les individus n'aspirent pas à la mobilité – quelque soit sa forme – ou n'en ont tout simplement pas l'opportunité ou les moyens faute des ressources matérielles, culturelles ou sociales nécessaires. La mobilité est aussi un facteur d'inégalité : elle crée de l'inégalité entre les individus et, inversement, tous les individus ne sont pas égaux face à la mobilité. A ces inégalités dans et face aux déplacements, se sur-ajoute le poids de la norme hétérosexuelle et de ce qu'elle implique en terme d'assignation. Face à la diffusion d'un modèle unique de trajectoire géographique des gays, il est intéressant de mettre en lumière une pluralité de comportements tout aussi riches que complexes. L'enjeu n'est alors pas seulement scientifique à savoir déconstruire l'usage de catégories réifiées, il est aussi politique comme le rappelle Leo Bersani pour qui « le cri de guerre du groupe Queer Nation : "*We are everywhere*" résume bien cette tension ; il suggère à la fois que les queers ne sont pas localisables, qu'ils ne peuvent donc pas être limités à un lieu ou à un groupe particulier (par exemple les homosexuels des milieux urbains prospères), mais qu'il existe pourtant un "nous" identifiable, disséminé un peu partout »<sup>1</sup>. En effet, les rhétoriques qui naturalisent la relation d'un groupe social (les gays) et d'un espace (les centres urbains des grandes métropoles) n'est pas étrangère au développement d'une économie libérale qui s'appuie sur un discours identitaire essentialisé comme nous l'avons vu avec le marketing urbain développé par Richard Florida. Mettre à jour la diversité des parcours géographiques, c'est montrer que le social est produit par différents rapports sociaux (d'âge, de classe, ...) qui ne sont pas réductibles à la seule dimension sexuelle. C'est aussi mettre en évidence comment les gays, en tant que sujets, peuvent construire des marges de liberté et inventer d'autres configurations relationnelles qui leur permettent de transformer ces rapports sociaux. « Refuser de raisonner sur des entités figées [...], cela permet de remettre au centre de l'analyse le sujet politique (et non plus seulement les victimes des dominations) en prenant en compte toutes ses pratiques, ambivalentes et souvent ambiguës. C'est un effort pour penser – et donner une méthode pour penser – tant la pluralité des régimes de pou-

voir que l'alchimie qui transforme, à plus ou moins long terme, cette domination pourtant intériorisée en pratiques de résistance. C'est donc une méthode pour détecter les germes d'utopie dans les situations présentes »<sup>2</sup>. Affirmer un *droit à la complexité* permet ainsi de refuser la seule place qui leur est assignée afin d'ouvrir le champ des possibles, de construire des marges de manœuvre et des espaces de liberté. Enfin, si la position sociale, en termes d'âge, de capital culturel, économique, organise un certain rapport aux déplacements, il en est de même de l'identité sexuelle comme facteur intriqué<sup>3</sup> aux autres afin de saisir les principes qui organisent la spécificité des rapports sociaux et spatiaux, des « style de vie » des gays sans avoir, *a priori*, à doublement (comme catégorie de lieux et comme catégorie sociale) l'essentialiser.

<sup>2</sup> Kergoat D., « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », in Dorlin E., *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, La dispute, 2009, p.123.

<sup>3</sup> Pour paraphraser Danièle Kergoat, on pourrait dire que le rapport social de sexualité « est donc de même nature que les autres rapports sociaux (il leur est consubstantiel), même s'il a ses caractéristiques propres ». Etant donné que « les rapports sociaux sont indivisibles et ne peuvent faire l'objet d'observation directe et de mesure », toute la difficulté consiste à mettre en lumière les enjeux qui s'y prêtent. En l'occurrence ici, ce n'est pas tant les déplacements pris isolément que la connaissance et l'usage des systèmes de lieux et des réseaux » (Kergoat D., *Se battre disent-elles...*, Paris, La dispute, 2012, pp.227-228).

<sup>1</sup> Bersani L., *Homos. Repenser l'identité*, Paris, Odile Jacob, 1995, p.14.